

DUFOUR (ROMUALD)

MEMBRE FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ

Châlons 1834-37

Dans la soirée du 26 janvier dernier, notre camarade Dufour décédait subitement, à Paris, en rentrant chez lui, surpris en pleine vie et sans que les siens aient eu le temps d'appeler les secours de la science.

Ses obsèques ont eu lieu le 29 janvier, et après le service religieux célébré en l'église Saint-Ferdinand des Ternes, un nombreux cortège de parents et d'amis l'a accompagné jusqu'au cimetière du Père-Lachaise, lieu de sépulture de sa famille.

Notre Société, prévenue à la dernière heure, n'a pu, à son grand regret, envoyer de délégation. Seule, la couronne qu'elle avait fait déposer au pied du catafalque et qui fut très remarquée parmi tant d'autres, témoignait que le défunt sortait de nos rangs et avait appartenu à notre grande famille.

Bien que parmi ses contemporains une plume plus autorisée que la mienne eût pu mieux retracer une carrière si honorablement remplie, un pieux souvenir d'amitié et de reconnaissance m'encourage à le faire, heureux si ce témoignage peut servir à nos jeunes Camarades, en leur montrant ce que peut

le travail secondé par une infatigable énergie et un souverain mépris du découragement.

En nous reportant à plus d'un demi-siècle en arrière, à l'année 1834, deux modestes artisans, tous deux maîtres serruriers aux extrémités du même département, conduisaient chacun au chef-lieu leur fils, appelés à subir les examens d'admission pour les Écoles d'Arts et Métiers.

Sans s'être jamais rencontrés, ces deux pères qui allaient éprouver les mêmes émotions, se comprirent bien vite, et la coïncidence de situation qui devait décider de l'avenir de leurs enfants établit entre eux des liens de sympathie qui par la suite, chez les deux fils, se transformèrent en des sentiments d'inaltérable amitié.

Dufour était l'un de ces jeunes candidats, et le père du signataire de cette notice était l'autre. Indépendamment des études théoriques relatives exigées à cette époque par le programme d'admission, nos deux jeunes gens avaient de bonne heure, sous l'œil paternel, manié la lime et le marteau, et, suppléant par la main aux machines-outils, alors très peu répandues dans les petits ateliers, ils avaient, quoique très jeunes, acquis la véritable pratique et en entrant à l'École étaient déjà rompus à tous les petits secrets du métier, aussi bien devant l'enclume qu'en face l'étau.

Si, avec un programme beaucoup moins chargé, mais suffisant pour les besoins industriels de cette époque, les élèves de nos Écoles n'avaient pas trop

de leurs trois années pour recueillir le fruit de leurs études, que pourrait-on dire aujourd'hui avec les immenses progrès réalisés?

A cause des moyens de transport difficiles et plus coûteux que de nos jours, les congés étaient forcément plus restreints, et il n'y avait guère dans le cours des trois années qu'une seule période de grandes vacances pour ceux qui ne voulaient pas imposer à leurs familles de nouveaux sacrifices.

Nos deux amis passèrent ainsi leur temps d'École et sortirent en 1837 dans les premiers rangs, tous deux médaillés deux fois et chacun à la tête d'un petit, mais précieux trésor représenté par les gratifications dues à ces médailles ainsi qu'aux prix d'ateliers.

Souvent témoin du bonheur qu'ils avaient à rappeler ces débuts, j'aurais plaisir à raconter ici maints épisodes de leur vie d'écoliers, si je ne craignais de trop sortir du cadre d'une simple notice. Ceux qui voudront bien me lire excuseront donc non seulement cette longue digression, mais ils me pardonneront mieux encore, j'en suis sûr, d'y avoir mêlé mon hommage posthume de piété filiale.

Donc voici Dufour lancé avant dix-huit ans dans le tourbillon de la vie et n'ayant pour ainsi dire à compter que sur lui-même. Placé d'abord par le directeur de l'École chez un mécanicien-constructeur de Paris, des offres plus séduisantes lui ayant été faites, il y resta peu de temps et entra en qualité de dessinateur dans les bureaux de M. Leblanc,

ingénieur civil, occupant alors un rang distingué à Paris. Le dessin, à cette époque comme aujourd'hui, était très en honneur dans nos Écoles, les praticiens en cette matière qui verraient les planches exécutées par nos devanciers, lesquelles, sans exagération, peuvent être comparées aux plus fines gravures sur acier, seraient fort surpris de leur perfection accomplie, si en regard on mettait les instruments presque grossiers qui ont servi à les faire.

Peu de temps après, un personnage russe, M. le baron de Meyendorf, conseiller d'État, fut envoyé par son gouvernement pour étudier sur place les perfectionnements de l'industrie anglaise. C'est à Paris qu'il vint chercher ses collaborateurs. Dufour lui fut recommandé par M. Leblanc et fit partie de la mission. Toutes les portes leur furent ouvertes, et il n'est pas de secrets de fabrication, pas de machines nouvelles dont les détails n'enrichirent les carnets. Ces visites durèrent cinq mois, que Dufour mit à profit pendant ses heures de loisir, pour apprendre la langue anglaise, puis il revint de ce voyage chargé d'un précieux bagage de connaissances.

M. le baron de Meyendorf, ayant apprécié son jeune collaborateur, voulut se l'attacher et lui offrit de l'emmener à Saint-Petersbourg. Cette proposition était bien faite pour séduire l'ardente activité de notre Camarade, mais les trains internationaux n'étaient pas encore en question et ce voyage représentait une expatriation complète. Il fallait quitter parents et amis, et rester peut-être un

long temps sans les revoir, les parents surtout qui pouvaient avoir besoin de lui. Il refusa non sans regret et alla retrouver à Mulhouse, dans les importants ateliers de construction Jean-Jacques Meyer et C^{ie}, d'intimes Camarades de Châlons qui lui avaient enseigné cette place. Il est superflu d'ajouter qu'on fut enchanté de se revoir, car ces amitiés contractées sur les bancs de l'École sont de celles qui ne s'en vont qu'avec la vie.

Là, comme où il avait déjà passé, Dufour sut se faire apprécier et, après un séjour de quatre années, de 1840 à 1844, on lui confia la direction de la construction des machines locomotives. Là aussi, comme en Angleterre, il profita de son assimilation facile pour l'étude des langues et parla l'allemand au bout de peu de temps. Tout marchait donc à souhait lorsqu'une fièvre typhoïde se déclara, qui le mit à deux doigts de la mort; craignant d'être surpris loin des siens, il fit venir son père qui le ramena pour passer sa convalescence dans la famille. Ce fut long et il fallut pour la seconde fois renoncer à une situation qui pouvait assurer son avenir, puis chercher encore.

Il entra dans une fabrique d'articles de quincaillerie, où, après trois années d'intelligente collaboration, il occupa les fonctions de directeur. Mais son activité avait besoin d'un champ plus libre, sinon plus vaste, dans lequel il put lui donner plus d'essor. Au commencement de 1848, tant par les quelques ressources qu'il avait pu amasser, qu'avec l'aide de

ses parents, et le crédit que lui avaient mérité ses antécédents, il se rendit acquéreur d'un établissement de serrurerie à Paris, et quelques mois plus tard il se maria. Les journées de Juin arrivèrent et avec elles une crise désastreuse, c'est-à-dire l'arrêt presque complet des affaires. Dufour n'y échappa pas plus que le reste de l'industrie et du commerce parisiens. Il lui fallut à côté de cela remplir ses devoirs de bon citoyen et, comme tant d'autres, combattre la révolution. De pareilles épreuves, au lendemain d'un début, eussent anéanti des natures moins fortement trempées que la sienne, mais il n'oublia pas qu'il avait été élevé à l'école du travail et, lorsque revint le calme, il reprit courageusement espoir. C'était le début pour ainsi dire de l'emploi des fers spéciaux dans la construction ; il comprit vite le parti qu'il en pourrait tirer, et il se consacra tout entier à l'étude de cette nouvelle branche de son industrie. A partir de ce moment, son établissement se développa, il fit de nombreuses entreprises. C'est lui qui, en 1853, construisit toute la partie métallique du cirque d'Hiver. En 1855, le clocher de Pithiviers, sa ville natale, avait été détruit par un incendie. Divers projets de réédification dans lesquels le fer ne figurait que comme partie accessoire, furent présentés au concours. La tour en maçonnerie qui supportait l'ancien clocher n'était pas jugée suffisamment solide pour recevoir de lourdes constructions, aussi était-ce le bois qui paraissait devoir être choisi. Mû par un sentiment d'amour-

propre qui s'explique tout naturellement, Dufour conçut et étudia un projet de construction entièrement métallique, qui d'abord fut assez froidement accueilli (la contradiction est si facile en matière d'innovation); mais il ne se laissa pas abattre pour si peu et il défendit si chaleureusement sa cause, qu'il réduisit à néant les arguments routiniers qu'on lui opposait. On le sentait si convaincu, que la confiance se communiqua de proche en proche et qu'enfin son projet fut accepté.

Il l'exécuta comme il l'avait conçu, sans hésitation et tout à son honneur, et lorsqu'on l'inaugura, il fut félicité comme il le méritait. Cette flèche, d'une élégante légèreté et d'une extrême hardiesse, mesure 50^m de hauteur et surmonte la tour en maçonnerie de 30^m d'élévation dont il est parlé plus haut. La mise au levage, dont il m'a été donné de voir les détails, n'était pas sans offrir d'assez grandes difficultés; mais elle avait été si intelligemment comprise et fut si bien conduite, qu'il n'y eut aucun accident à déplorer, chose assez rare et qui méritait d'être mentionnée.

Longtemps encore après le travail achevé, lorsque dans les vastes plaines qui entourent la petite ville, il passait de grands ouragans, les détracteurs qui avaient le plus combattu le projet de Dufour conservaient le secret et injuste espoir de voir cette aiguille se tordre et s'effondrer. Mais elle résista, pour leur plus grande confusion, et ses cloches appelleront encore probablement de nombreuses générations.

Le sens administratif et commercial n'était pas moins développé chez notre Camarade que les connaissances techniques et pratiques. Il traitait les affaires avec la plus grande compétence et la plus stricte droiture ; il n'aurait jamais transigé avec de coupables complaisances ni accepté la moindre compromission, dussent ses intérêts en souffrir. Cette indépendance en même temps que cette fermeté et cette droiture de caractère lui valurent toute la confiance de ses confrères. La présidence de la Chambre syndicale des entrepreneurs de serrurerie et constructions en fer de Paris lui fut offerte, puis l'honorariat lorsqu'il quitta les affaires.

Pour la création de notre Société, dont chacun connaît les débuts difficiles, il fut l'émule et le collaborateur assidu de ceux dont les noms y resteront attachés et dont la mémoire aura toujours droit à notre reconnaissance. Il me souvient lui avoir entendu raconter qu'au moment où, au Parlement, on discuta l'utilité de cette fondation, il fit partie d'une délégation chargée de porter sa cause auprès d'un député dont la sympathie pour nos Écoles s'était montrée en cette circonstance, et dont je voudrais me rappeler le nom, car sa parole fut écoutée pour notre bien à tous et le triomphe de cette bienfaisante institution.

Tel fut celui dont j'ai essayé d'esquisser à grands traits la laborieuse carrière, toute de travail et d'honneur.

Dans ses relations mondaines, il sut non moins se

faire apprécier par une distinction toute naturelle, jointe à une réelle culture d'esprit, dont sa modeste origine rehaussait le mérite.

Ch. CLAYETTE

(Ang. 1858-61).